

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PETER HANDKE

Les Écoles

traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldschmidt

BERTRAND VISAGE

Tous les soleils (I)

JEAN-PIERRE GEORGES

Dizains disette

JEAN-NOËL SCHIFANO

Les Heures contraires (fin)

SALAH STÉTIÉ

Les Pommes et le Désir

JEAN-LOUP TRASSARD

L'Amant de la jeune Targuia (fin)

CHRONIQUES

Francis Ponge et la langue française par GHISLAIN SARTORIS

Archives par CLÉMENT ROSSET

Amorces par HENRI THOMAS

S. D. par JEAN CLAIR

Le Théâtre par JEANYVES GUÉRIN

NOTES

par JANINE AEPLY - HECTOR BIANCIOTTI - THIERRY
CORDELLIER - CLAUDE DIS - YVES-ALAIN FAVRE - JEAN-LUC
GAUTIER - CHRISTINE JORDIS - LAURAND KOVACS - MARC LE
BOT - JUDITH LE HARDI - DANIEL LEUWERS - FRANCINE DE
MARTINOIR - JACQUES RÉDA - J. REVOL - F. WYBRANDS

L'AIR DU MOIS

JEAN GROSJEAN *La Déchirure*

JEAN LAMBERT *Retour d'Égypte (fin)*

TEXTES

AMRITA PRITAM *Poèmes*

présenté par MARGUERITE YOURCENAR

nrf

1^{er} JUIN 1983 - N° 365

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

COMITÉ

DOMINIQUE AURY, CLAUDE GALLIMARD,
JEAN GROSJEAN, GEORGES LAMBRICHS.

RÉDACTEUR EN CHEF

GEORGES LAMBRICHS

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

NICOLE ABOULKER

*La Rédaction reçoit tous les mercredis, de 16 heures à 18 heures.
La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.*

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, rue Sébastien-Bottin
75341 Paris Cedex 07
Tél : 544-39-19

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE

ÉTRANGER

ET T.O.M.-D.O.M.

6 MOIS	F.F. 197,60 T.C. (F.F. 190,00 H.T. + T.V.A. 4 %)	6 MOIS	200 F
1 AN	F.F. 364,00 T.C. (F.F. 350,00 H.T. + T.V.A. 4 %)	1 AN	370 F

Édition de luxe

Édition de luxe

1 AN	F.F. 800,80 T.C. (F.F. 770,00 H.T. + T.V.A. 4 %)	1 AN	880 F
----------------	--	----------------	-------

Service des abonnements : N.R.F. 49, rue de la Vanne 92120 MONTROUGE
Tél : 656-89-00

Compte chèque postal Paris 169-33 L

EXEMPLAIRE N° 25

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Les Écoles

Conséquence d'un déménagement dans une maison de banlieue, sur le plateau de l'autre côté du fleuve, la nouvelle école communale se trouvait elle aussi hors des portes de la ville, assez près d'une grande ligne de chemin de fer qui, en direction de l'ouest, se dirigeait vers la mer. La transition, pensait l'adulte, serait ici supportable pour l'enfant; il se sentait même confiant parce que le bâtiment et sa situation correspondaient, à bien des égards, à la « petite école » bien aimée. Ici les façades couvertes elles aussi de verdure et les boisages sombres dans la muraille, semblables aussi à l'intérieur le dessin des classes; les fenêtres avaient la même orientation avec vue sur les arbres d'une cour où les cachettes de l'ancien jardin se répétaient dans les renflements des racines, les buissons et les tournoiements des sous-bois (mais en un peu plus grand). L'un des chemins de l'école, même, était non pavé comme l'ancien et il montait en pente douce d'une manière comparable — l'enfant ne pouvait que se sentir chez elle.

Mais celle-ci se figea, face à la nouvelle école, prise d'une répugnance qui ne se dissipa pas même avec le temps mais devint un mouvement d'effroi plus grand

chaque jour. Même la recette de la promenade du soir n'eut plus d'effet : c'était certes un lieu plein de paix mais le lendemain matin il n'y avait plus qu'une détresse sans limites (la bave du chagrin suspendue d'avance, opiniâtre, aux bouchées du petit déjeuner). Au début des élèves de la classe étaient encore souvent venus la voir chez elle : le lendemain, à l'école, ils l'évitaient littéralement. L'enfant – elle n'avait pas encore huit ans – en savait bien la raison et l'exprima par la phrase suivante : « Ils ne m'aiment pas parce que je suis allemande. »

Ce n'était pas là le pire – des paroles de cette sorte, les agressions verbales en général ne la touchaient guère : abominable surtout était de ne pas être vue, d'être poussée de côté, de toujours chercher en vain une place – de sorte que ce qu'il y avait le plus à craindre, maintenant, c'étaient les récréations. Et quand l'adulte venait chercher l'enfant tard dans l'après-midi, en règle générale celle-ci l'avait déjà repéré depuis longtemps et de l'endroit le plus éloigné.

Le désespoir peut être dissimulé par les grands de bien des manières, mais celui d'un enfant on le remarque de toute façon : et voir un enfant désolé était insupportable. Retirer de l'école l'enfant confiée à sa garde s'imposait donc d'urgence et lorsqu'au cours de ces mois l'homme, surpris, se dit à lui-même, à haute voix, qu'ils pourraient aussi bien, à la longue, rester à deux, sans personne d'autre, un cri de douloureuse approbation, presque inquiétant, sortit du plus profond de l'enfant. L'adulte s'interrogea : la vision de l'enfant au milieu de la ronde des autres n'avait-elle pas été une découverte? Non elle ne lui appartenait pas à lui seul. Oui, elle avait besoin de société, elle en était capable, elle était faite pour cela! C'était cela l'issue, la société qui lui convenait existait. Revenir en arrière, il n'en était pas question.

Une étrange répétition de cette ronde lui en donne

la certitude. Une maîtresse de la petite école de naguère était morte et un soir de novembre l'adulte revint avec l'enfant, pour la messe des morts, de la banlieue dans son quartier d'autrefois. Presque tous les anciens élèves étaient venus à l'église avec leurs parents et au cours de la cérémonie, déjà, les enfants dont la plupart ne s'étaient pas revus depuis la fête de l'école ne cessaient de tourner la tête les uns vers les autres. Sous la voûte obscure ce n'était pas seulement leurs vêtements mais leurs visages, leurs contours mêmes qui, c'était frappant, paraissaient plus clairs que ceux des adultes, ou cela venait-il des silhouettes ombreuses, immobiles de ces derniers? Ensuite, lorsque tout le monde est debout sur le parvis, on n'entend, pour ainsi dire, plus que les enfants. Ils crient, s'esclaffent, s'empoignent de façon désordonnée et déboulent en piaillant parmi les gens venus à l'enterrement et qui s'entretiennent à voix basse, n'interdisent pas leur danse et sont peut-être plus profondément touchés par cette gaieté qui se déchaîne autour d'eux que par la cérémonie de deuil qui a précédé. C'est une soirée d'une rare clarté, avec la pleine lune qui brille jaune au-dessus du quartier et au-dessus de cette ronde un peu démoniaque des enfants. Difficile après cela de se séparer, beaucoup de bras et de jambes qui avaient semblé un instant faire partie du même corps se démêlent. Il se fait tard lorsque l'enfant est assise dans le bus de banlieue, presque seule avec l'adulte. Elle est épuisée et pourtant tout à fait éveillée et, on peut le dire, ravie. C'est l'étonnement, surtout, qui domine : avoir en une seule fois revu tous les gens de naguère, avoir été accueillie par eux avec une telle joie et avoir, dans la ronde, oublié tout à fait la mort de l'institutrice.

La lumière, à l'intérieur du bus de nuit vide, est très blanche; les bancs métalliques miroitent. Ils traversent le pont : le fleuve est en crue et paraît dans

la nuit d'une largeur inhabituelle, avec un éclat de lune çà et là et des cimes de buissons qui se dressent dans l'eau. C'est dans une tragique beauté que se révèle alors au témoin oculaire le visage enthousiasmé, brûlant de vie, de l'enfant assise là plongée en elle-même et qui évoque encore et encore cette heure avec les autres.

Cette institutrice décédée avait eu beaucoup d'inclination pour l'enfant et par la suite il apparut à l'adulte que cet éloignement à l'égard de la nouvelle école ne venait pas de ce qu'elle était une école d'« état » — comme il en avait prématurément tiré la conclusion d'après son propre passé —, mais uniquement de la personne qui enseignait et qui n'était pas pour l'enfant (et peut-être était-elle seule dans son cas) celle qu'il fallait. Il apprit cela : il existait une amabilité sans passion, d'une fixité d'idole (dépourvue de cette volonté généreuse de pouvoir ou d'intervention) qui, pratiquée par un professeur, pouvait blesser et faire l'effet de la disgrâce. Peut-être y reconnaissait-il les moments où il se comportait de même, l'esprit absent, et savait-il que c'était de là que venait l'inhumanité — mais ce qui semblait condamnable, par surcroît, c'était que leur vie durant certains enseignants n'étaient même pas effleurés par l'idée de ce que pouvait être un enfant. Ils parlaient avec lui — sans timbre; le contemplaient — sans regard; leur calme, leur tranquillité vis-à-vis de tous n'était qu'indifférence pour chacun.

Après les six premiers mois l'enfant cessa de se rebeller contre la nouvelle école; elle ne racontait même plus le déroulement de ses journées. Elle semblait même d'accord avec sa situation; quand elle levait les yeux on y remarquait comme un abandon au destin, tel que l'adulte ne l'avait constaté jusque-

là que chez un seul autre être humain et qui, de plus, était déjà assez âgé : et on songeait alors à la violence la plus extrême, la plus triste.

Au cours d'une heure tranquille où il put comme jadis lui poser quelques questions l'enfant dit qu'elle ne s'aimait plus elle-même. Les autres, eux, ils étaient bien; mais « avec moi il y a quelque chose qui ne marche pas ».

Le matin suivant l'homme s'adressa, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois auparavant, à l'enseignante, s'efforçant de ne pas faire de zèle sans pourtant éviter des mots comme « solitude », « détresse », « exclusion » qui dans la langue étrangère, plus encore que dans la langue propre, sonnaient comme des formules. Tout à coup il se rendit compte que son vis-à-vis qui l'écoutait poliment ne le comprenait pas, au sens littéral du terme. Peu à peu apparut dans les yeux de l'enseignante une étrange expression que lui, là, en train d'intercéder, n'allait plus jamais oublier — quelque chose comme de l'amusement et par intermittence, même, de la raillerie de quelqu'un de ce « système étranger » où l'on ne pouvait avoir la moindre idée de ce que c'était que « l'abandon ». A cet instant la résolution est arrêtée : le jour même, l'enfant, on a beau être au milieu de l'année, va quitter l'école (ricanement sur le visage de l'enseignante qui distribue en même temps des tracts pour une cause lointaine). Mais elle ne restera pas davantage un seul jour dans la maison auprès de l'adulte : celui-ci se met, aussitôt après cette conversation, en route pour une autre école qui se trouve également le long de la ligne de chemin de fer, mais de l'autre côté de la tranchée. La seule chose qu'il en sait : elle porte le nom d'un saint dont la statue se trouve aussi dans une cour asphaltée. Pourtant, en chemin, cela ne le dérange pas que l'école appartienne à une tradition religieuse qui l'entoura jadis de tant de froid

mortel, de tant de croyance aux fantômes, de tant d'hostilité à l'esprit; maintenant c'étaient bien plutôt la magnificence des couleurs, la ferveur, la proximité des voisins, l'abandon à l'enfance, la joie d'exister et l'unité mystique qui revivaient : toutes choses en quoi l'église (ou tout au moins les écritures qui la fondaient) pouvait par ailleurs, certainement, donner des forces.

L'enfant, seule avec lui, avait jusque-là peu reçu d'une tradition quelconque (gère plus que de courtes lectures à haute voix de la Bible, où seuls importaient les événements, sans leur signification à l'arrière-plan). Ils étaient allés quelquefois ensemble à la messe : et parfois, exceptionnellement, l'enfant avait dit que tout le monde avait été si « bon » pour elle – mais d'habitude dans les nefs d'église on était écrasé d'ennui dès la première note et on avait l'âme littéralement blessée par les attitudes, les gestes en général dérisoires, méchants, exécutés, l'esprit absent, par les faux prêtres d'aujourd'hui et par les voix tout aussi méchantes et dépourvues d'âme et de corps des faux croyants d'aujourd'hui.

Et pourtant l'homme sur le chemin le long de la voie ferrée est pénétré par l'idée que l'école sous le signe du Saint sera maintenant l'endroit qu'il faut à l'enfant; et d'avance il sait déjà qu'on sera forcé de la prendre : même s'il n'y avait plus de place on en trouvera une pour elle.

C'est un clair et froid matin de mars. Derrière un cèdre aux vastes branches, isolé, sur un pont routier fume un ciel d'insurrection, d'un bleu de flots; dans la tranchée le sifflement et le vacarme des rapides; et dans la dépression de la métropole le fleuve apparaît avec ses méandres comme figés, tracés à travers l'emboîtement des immeubles, tel un géant endormi. L'homme va, au pas de course comme jadis, chez l'historien, on allait au-devant d'une décision; sonne

à la mauvaise porte, est conduit à la bonne et y connaît en effet le succès grâce à son propos autoritaire — qu'il bégaye plutôt. Dès le matin suivant l'école du malheur reste pour toujours de l'autre côté de la voie de chemin de fer et l'enfant, persuadée aussi par l'enthousiasme de l'adulte que là tout ira bien se laisse de bon gré, avec reconnaissance même, entourer par le nouvel essaim d'enfants. Il ne s'agissait que d'un changement d'école mais il était pourtant d'importance vitale.

L'enfant demeura le reste de l'année et l'année qui suivit à l'école confessionnelle (jusqu'à ce que vienne de toute façon le moment de ce qu'on appelle l'enseignement du second degré). Ce n'était pas l'école idéale — l'enfant l'avait déjà connue et de plus elle n'existait même plus (le chemin de terre avait aussi été goudronné entre-temps). Ce qui fit du bien à l'enfant c'est qu'elle n'avait pas de prétentions. Cette banlieue qui au début ne semblait pas avoir de frontières avec les communes environnantes, montra elle aussi son image propre, son aspect encore villageois; les élèves, à la différence de jadis, venaient de tous les foyers possibles et pourtant des environs immédiats. L'école qui s'y rattachait avait quelque chose de bénin ce qui, à la lettre, fit du bien à l'enfant. Elle le surprenait même par le plaisir qu'elle prenait à être comme tout le monde. D'abord l'adulte voulut encore lui interdire ce qu'il considérait comme des bêtises qui lui donnaient par-dessus le marché l'effet d'être téléguidée par les autres; et puis il se rendit compte que les façons de parler et les astuces les plus stupides aidaient l'enfant à participer à ces jeux qui lui avaient si longtemps manqués. Et au bout du compte, c'était très bien qu'il n'existât jamais le moindre signe de piété : pouvait-on même s'imaginer un enfant qui aurait la foi?

MICHEL SICARD

<i>Brassée d'avril</i> , de M. Butor	118	362
--	-----	-----

PHILIPPE SOLLERS

Don Juan aux Enfers	1	360
---------------------------	---	-----

WILLY DE SPENS

<i>Ma vie entre les lignes</i> , d'A. Blondin	112	360
---	-----	-----

JUDE STÉFAN

C'est toi beauté que je loue	29	362
------------------------------------	----	-----

SALAH STÉTIÉ

Les Pommes et le Désir	53	365
------------------------------	----	-----

ALAIN SUIED

<i>Igor Stravinsky</i> , d'A. Boucourechliev	142	360
<i>L'Affaire Wallenberg</i> , de G. Joseph	148	361
<i>Charles Baudelaire</i> , de W. Benjamin	130	363

PIERRE-ALAIN TÂCHE

La Promenade du dimanche	24	361
--------------------------------	----	-----

JEAN TARDIEU

Le Voyage sans retour	1	363
-----------------------------	---	-----

ANTOINE TERRASSE

Degas et la photographie	169	361
--------------------------------	-----	-----

PAULE THÉVENIN

<i>Lettres à Pierre Bordas</i> , d'A. Artaud (présentation)	166	364
---	-----	-----